



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 62 (1964), p. 33-57

Serge Sauneron

Villes et légendes d'Égypte.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711233	<i>Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 40</i>	Emmanuel Pisani (éd.)
9782724711424	<i>Le temple de Dendara XV</i>	Sylvie Cauville, Gaël Pollin, Oussama Bassiouni, Youssef Hamed
9782724711417	<i>Le temple de Dendara XIV</i>	Sylvie Cauville, Gaël Pollin, Oussama Bassiouni
9782724711073	<i>Annales islamologiques 59</i>	
9782724711097	<i>La croisade</i>	Abbès Zouache
9782724710977	???? ???? ?????	Guillemette Andreu-Lanoë, Dominique Valbelle
9782724711066	<i>BIFAO 125</i>	
9782724711172	<i>BCAI 39</i>	

VILLES ET LÉGENDES D'ÉGYPTE

PAR

SERGE SAUNERON

[Nous avons consacré à la géographie ancienne de l'Égypte une quinzaine d'études et de notes, abordant la toponymie ancienne et l'identification des sites ⁽¹⁾, les cultes locaux de divinités mal connues ⁽²⁾, l'image que nous pouvons nous faire de l'activité ancienne des cités ⁽³⁾, les traditions anciennes ⁽⁴⁾ ou médiévales ⁽⁵⁾ qui rapportent telle légende, ou décrivent tel monument. Cette dispersion, née de l'absence d'un plan initial, présente plus d'inconvénients que d'avantages; en une science où les études s'éparpillent en notes minuscules répandues au hasard de toutes les revues, il devient urgent de ne pas contribuer soi-même inutilement à ce morcellement illimité des publications. Il nous a donc semblé préférable de grouper désormais, dans ce *Bulletin*, et sous un titre commun, les articles et les notes qui touchent, d'une façon ou de l'autre, à la géographie de l'Égypte ancienne et médiévale. La bibliographie s'en trouvera, pour une petite part, simplifiée.]

I. — KHNOUM DE CHASHOTEP, CRÉATEUR DES ANIMAUX.

Lorsque seront mieux connues les mythologies des villes secondaires d'Égypte, il sera intéressant de comparer entre eux les dieux qui portent le même nom en

⁽¹⁾ *La ville de Sakhebou*, *Kêmi* XI, p. 63-72; *Sakhebou* (3^e article), *BIFAO* LV, p. 61-64 (cf. *Bullet. Soc. fr. d'Ég.*, 24, 1957, p. 50-51); *La ville d'Ḥeliopolis*, *Kêmi* XI, p. 122-123; *Le nom d'Ḥeliopolis à la basse époque*, *Rd'Ég.* VIII, p. 191-194; *L'Abaton de la campagne d'Esna*, *MDAIK* XVI, p. 271-279 (cf. *Esna* I, p. 13-38 et *Esna* V, p. 315-317); la position du « temple haut » d'Edfou, au voisinage du désert : *MDAIK* XVI, p. 278-279, n. 3, et pl. XXVIII, 2 et 3.

⁽²⁾ *Le culte de Soped dans la région memphite*, *Kêmi* XI, p. 117-120; *Sehmet hntt h's*, *Kêmi*

XI, p. 120-122; *Le sage Espéméti*, *BIFAO* LVIII, p. 36-38; (les divinités de Diospolis Parva) : *Beiträge Bf.* 6, p. 46-47; *Ounchepsef, le dieu-phénix de Diospolis parva*, *Kêmi* XVI, p. 40-41; *Persée, dieu de Khemmis*, *Rd'Ég.* XIV, p. 53-57.

⁽³⁾ *La manufacture d'armes de Memphis*, *BIFAO* LIV, p. 7-12.

⁽⁴⁾ *A propos d'Eléphantine*, *BIFAO* LVIII, p. 35-36; l'article relatif à Persée cité plus haut, note (2).

⁽⁵⁾ *Le temple d'Akhmîm décrit par Ibn Jobaïr*, *BIFAO* LI, p. 123-135.

divers points de la vallée et du Delta. Sans doute apparaîtra-t-il souvent à l'examen que celui de ces dieux qui eut historiquement le plus de faveur livra à ses homonymes la plus grande part de sa mythologie et de ses légendes. Mais de nombreuses particularités ressortiront aussi, attestant la richesse des mythes locaux et des épisodes divins régionaux, que rien, dans les cultes des dieux homonymes, ne laissait soupçonner.

Le dieu bélier Khnoum était adoré en plus de dix points du sol égyptien ; un seul de ces sites a pourtant laissé assez de documents pour que nous puissions estimer bien connaître le dieu qui y régnait : Esna. Tous les autres lieux de culte, Eléphantine, Choṭeb, Hour, Semenhôr, Irod ... nous sont connus par un petit nombre de documents susceptibles de nous éclairer sur l'identité et les légendes de leur patron divin, ou, dans la majorité des cas, par de simples mentions textuelles. Il peut donc être utile, en attendant que chacun des nomes d'Égypte nous ait restitué l'équivalent du Papyrus Jumilhac ⁽¹⁾, de recueillir les moindres fragments de légendes qui puissent donner quelque personnalité à des dieux dont nous ne connaissons généralement que le nom.

C'est ainsi que nous avons été amené à grouper divers fragments de textes, d'époque gréco-romaine, où le dieu Khnoum de Chashotep (Choṭeb) semble apparaître sous des traits un peu particuliers.

Chashotep, dans l'arabe actuel Choṭb, est une bourgade fort ancienne, située à quelques kilomètres au sud d'Assiout, sur la rive ouest du Nil ⁽²⁾. Quelques uns de ses dignitaires sont enterrés à Deir Riféh, à la limite du désert. Bien que cette cité soit assez souvent mentionnée comme capitale du XI^e nome, il faut reconnaître que nous savons peu de chose sur son histoire et ses cultes ⁽³⁾. Cela donne une valeur immédiate à toute indication un peu précise que nous pouvons recueillir à son sujet.

⁽¹⁾ Nous avons signalé déjà (*Les prêtres de l'ancienne Égypte*, 1957, p. 147) qu'un passage de la Stèle de la Famine laissait supposer l'existence, dans la bibliothèque d'Hermopolis, de compilations de géographie religieuse couvrant sans doute toute l'Égypte. Au reste, ce n'est qu'à partir de semblables catalogues qu'a pu être préparé le plan de gravure du sanctuaire du temple d'Hibis, et que les listes de personnages géographiques ont pu être élaborées.

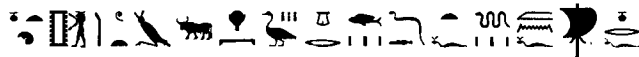
⁽²⁾ GAUTHIER, *Dict. des noms géogr.* V, p. 107-

108 ; Ah. BADAWI, *Der Gott Chnum*, 1937, p. 40-42 ; A. GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica*, II, p. 67* ; H. BONNET, *Reallexikon der aeg. Religionsgeschichte*, p. 320.

⁽³⁾ Noter quelques références : GRIFFITH, *Siut* XVI, XVIII ; MARIETTE, *Dendérah* IV, pl. 83 haut ; IV, pl. 73 ; *Edfou* I, 340 ; V, p. 114 (XLI), 190, 10-13 ; VI, p. 230, 4-6 ; WILD, *BIFAO* 56, 1957, p. 216-218, h. ; DAUMAS, *Mammisis de Dendara*, p. 118, 16 ; 124, XIX. VANDIER, *RdE* 14, 1962, p. 72 et n. 8.

*
* * *

Un premier texte se trouve dans le temple d'Edfou, dans la liste de personnages géographiques gravée dans la cour ⁽¹⁾; nous y lisons, au sujet du dieu du XI^e nome de Haute Egypte, la définition suivante :



« C'est toi qui construis ⁽²⁾ les animaux petits et grands, les oiseaux, les poissons ⁽³⁾ et les reptiles, du souffle de [ta] bouche ».

Un texte du temple d'Opet, qui offre un certain parallélisme, ajoute à cette liste les hommes et les dieux, ce qui ne saurait naturellement surprendre quand il s'agit de Khnoum le créateur ⁽⁴⁾; mais dans le texte d'Edfou, il est curieux de constater que seuls les animaux sont évoqués.

A Médamoud, dans une liste géographique concernant le XI^e nome ⁽⁵⁾, nous retrouvons des éléments du même ordre; malheureusement, le texte étant mutilé, nous ne savons comment la légende s'achevait. Voici les fragments qui subsistent :



« [Il] t'[amène] le nome hypsélite avec [Car tu es] celui qui modèle les animaux » ⁽⁶⁾.

Le texte est insuffisant pour que nous puissions conclure que ces animaux étaient seuls en cause. Mais trois textes d'Esna vont être aussi explicites que possible sur ce point.

⁽¹⁾ CHASSINAT, *Le Temple d'Edfou*, V, 114 (XLI).

⁽²⁾ Chassinat indique en note que le signe semble figurer l'homme à tête de bélier en train de bâtir son mur, plutôt que le maçon ordinaire; c'est l'image même du dieu.

⁽³⁾ Sur l'expression *hryw-hryw*, littéralement « les supérieurs et les inférieurs », voir

SAUNERON, *Esna* V, p. 207, note (c).

⁽⁴⁾ C. DE WIT, *Les inscriptions du temple d'Opet, à Karnak*, p. 290; Chashotep et son dieu sont encore mentionnés p. 215, n. 11. — De même, à propos du dieu créateur, dans *Edfou* IV, 140, 5-6.

⁽⁵⁾ DRIOTON, *Fouilles de Médamoud, les Inscriptions* (1925), *FIFAO* 3, n° 178.

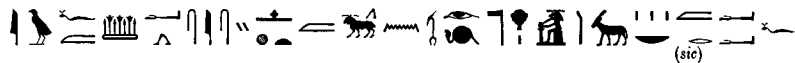
⁽⁶⁾ Lire ainsi, et non : « les Asiatiques ».

Le premier d'entre eux date de Domitien ⁽¹⁾ ; c'est le grand texte où tous les éléments de la création et tous les êtres vivants de l'univers sont invités à redouter Khnoum, en raison de son pouvoir général sur tous les secteurs du ciel et de la terre. Le paragraphe concernant les animaux est rédigé ainsi :



« Redoutez Khnoum animaux de toute espèce qui courez sur vos pattes, car il est le Seigneur de Chashotep, qui vous modela du souffle de sa bouche, et qui vous nourrit, sous son aspect de maître de la houlette ». Le choix des signes employés pour écrire le nom de Khnoum, comme l'ensemble du verset, singulièrement parallèle au texte d'Edfou cité en premier, montrent qu'il ne s'agit pas là d'une définition générale du rôle créateur de Khnoum, mais bien d'une allusion au rôle spécifique que les légendes de Chashotep attribuaient à ce dieu : l'animation des animaux vivants, par un souffle de sa bouche.

Un second texte latopolitain, du temps d'Hadrien ⁽²⁾, nous apprend la même chose ; il s'agit des divers aspects et des fonctions spéciales que Khnoum peut revêtir selon le lieu de son culte :



« Dans Chashotep, il est la manifestation visible (ba) d'Osiris, occupé à modeler au tour tous les animaux par l'action de ses mains ».

Un dernier texte, plus récent encore (Sévère) ⁽³⁾, reproduit assez maladroitement la phrase précédente, en l'utilisant cette fois dans une scène pour définir le dieu :



« Paroles dites par Khnoum-Rê, seigneur de Chashotep, qui vous modela au tour par le souffle de sa bouche, et donna naissance à tous les animaux par le souffle ».

Cette spécialisation n'empêchait sans doute pas Khnoum d'Hypsélis d'être le créateur par excellence de toute l'humanité et des autres dieux ; mais il était intéressant

⁽¹⁾ Esna, n° 366, 5 déjà traduit dans S. SAUNERON, *Esna V*, p. 164.


NERON, *Esna V*, p. 105.

⁽²⁾ Esna, n° 250, 17, traduit dans S. SAU-

⁽³⁾ Esna, n° 510, 9-10. (Le texte paraîtra dans *Esna IV*).

de relever l'allusion faite dans ces divers textes à une mythologie dont nous ne savons encore rien. Peut-être l'avenir nous en révélera-t-il quelques nouveaux fragments? ⁽¹⁾



II. — LE SITE DE DJEDEM.

En éditant récemment les inscriptions géographiques du temple romain d'Éléphantine, nous avons rencontré un toponyme *Ddm*, , où, disait la légende, « un dieu guerrier avait fait, sur les montagnes d'Orient, un massacre de ses adversaires » ⁽²⁾. Nous avons rappelé à ce propos que ce nom apparaissait deux fois dans les textes déjà connus, au temple d'Edfou, sous les formes voisines de *Ddm* (*Edfou* VI, 114, 7-8) et de *'Ist Ddmy* (*Edfou* VI, 8, 10). Et pour des raisons diverses, nous avons suggéré d'identifier ce nom à quelque site mythologique du voisinage immédiat de Tôd.

Depuis que cette étude a été livrée à l'impression, nous avons eu la bonne fortune de recueillir quelques nouveaux documents qui confirment ces premières déductions. Le nombre des mentions connues de ce site étant très réduit, il n'est pas inutile de citer ces nouvelles « sources ».

* * *

Le premier de ces nouveaux documents est une inscription d'époque ptolémaïque ou romaine, que Daressy copia jadis à Ermant ⁽³⁾. Ce texte porte, nous dit son éditeur, quelques fragments d'un grand récit mythologique, d'où nous extrayons les éléments suivants :


(.....)  etc...

« Instructions pour faire naviguer la barque, lorsque ce dieu traverse le Nil en direction de Djedem, afin de lui assurer une halte tranquille au « Château-de-Ré » pour s'installer dans le kiosque du Nord », etc...

Les termes sont formels : il s'agit d'une « traversée » du Nil, à partir de l'endroit d'où provient ce texte, Ermant ; or Tôd se trouve très exactement en face d'Ermant.

⁽¹⁾ Autres documents à évoquer à ce propos : *Dendara* V, 24, 15 (à propos des animaux); *Esna* n° 17, 32 (pour le procédé de création). *tischen Bauforschung und Altertumskunde*, Heft 6, 1960, p. 41-42, texte p. 42, n° 6, l. 3.

⁽²⁾ H. RICKE - S. SAUNERON, *Beiträge zur ägyptischen Bauforschung und Altertumskunde*, Heft 6, 1960, p. 41-42, texte p. 42, n° 6, l. 3. ⁽³⁾ DARESSY, *Notes et remarques, Recueil de Travaux*, 19 (1897), p. 14-15, § CXXXIX.

Le « kiosque du Nord » où se passe un autre moment du rite pourrait avoir été ce belvédère du bord du lac sacré que l'IFAO a récemment dégagé à Tôd⁽¹⁾. Le « Château-de-Rê » est un nom connu servant à désigner le temple de Tôd⁽²⁾.

Les quelques mots qui terminent les extraits donnés par Daressy, et que nous n'avons pas reproduits, montrent le dieu se transformant en guerrier. Peut-être profitait-il de son séjour à Djédem pour y massacrer une nouvelle fois ses ennemis? Notons sur ce point que la liste des livres contenus dans la bibliothèque de Tôd mentionne un « rituel de la fête de la victoire », qui devait naturellement se rapporter à une cérémonie comparable à celle d'Edfou ou d'Esna portant le même nom⁽³⁾ : un texte déjà publié de Tôd, inscrit sur un autel en forme de pylône limitant la rampe d'accès nord de la tribune du quai, décrit ce massacre des adversaires du dieu⁽⁴⁾.

Ces quelques documents pourraient donc très bien recouper les textes déjà connus d'Edfou et d'Eléphantine, évoqués au début de cette note, qui expliquaient que le dieu Rê avait massacré ses adversaires « sur les montagnes d'Orient »⁽⁵⁾, dans Djédem.

* * *

Le second document que nous désirons ajouter au dossier est un texte copié par nous sur un montant de porte du temple ptolémaïque de Tôd. En voici les premières lignes :



« Ce beau local, c'est le belvédère du *ba* guerrier, du grand astre à l'image rayonnante ; c'est aussi l'arène de combat⁽⁶⁾ de celui qui frappa ses adversaires, le grand

⁽¹⁾ P. BARGUET, *Tod*, BIFAO 51, 1950, p. 105-110.

⁽²⁾ F. BISSON DE LA ROQUE, *Tôd* (1934 à 1936), p. 11.

⁽³⁾ M. ALLIOT, *Le culte d'Horus à Edfou*, II, p. 677-820 ; S. SAUNERON, *Les fêtes religieuses d'Esna aux derniers siècles du paganisme*, p. 309-378.

⁽⁴⁾ F. BISSON DE LA ROQUE, BIFAO 40, 1944, p. 36 sqq.

⁽⁵⁾ Tôd pourrait être le terme d'arabe classique désignant la « montagne », selon une remarque de Ch. Kuentz, *Troisième Congrès International de Toponymie et d'Anthroponymie*, Actes et Mémoires, II, 1951, p. 293.

⁽⁶⁾ *P(t)r*, ou peut-être, si l'on s'en tient aux réinterprétations tardives de ce terme, « le belvédère » : voir DRIOTON, dans ASAE 44, 1944, p. 134, p.

dieu de magie dans la montagne orientale ; c'est Djédem du grand taureau qui transperça les rebelles amoncelés en tas de cadavres... ».

Il ressort avec évidence de ce texte que Djédem est bien un des noms des sites mythologiques englobés par le sanctuaire de Tôd, lié, peut-être en raison des syllabes qui le composent, aux guerres du dieu soleil et au sort funeste (*ddm*, « perforer », *ddb*, « piquer ») qu'il réserva à ses adversaires.

III. — SALAMOUN CHEZ YA'KÛBÎ.

Dans sa liste des districts de la Haute Egypte, procédant du nord vers le sud, Ya'kûbî⁽¹⁾, après avoir cité Achmounain et Assiout, en vient au district (*kûra*) de Ḳahḳāwah⁽²⁾ :

« Dans le district, nous dit-il, se trouve une ville ancienne nommée Bûtîdj, et une autre ville qu'on appelle , et où l'on récolte le blé dit de Joseph, bigarré ».

Puis le texte passe à la région d'Akhmîm, qui constitue la pagarchie suivante⁽³⁾.

Le toponyme laissé ici sans lecture est écrit, dans le manuscrit, sous la forme *بسمون*. Les interprétations *Bashmûr* ou *Samhûd* n'ont pas paru devoir être retenues.

Or la lecture de ce toponyme est connue, grâce à un passage du Synaxaire arabe, racontant les actes du martyr Begouch (à la date du 26 Toubah). On construisit au nom de ce saint personnage une église à l'ouest de Ṭemâ, près d'un village appelé Salamoun :

فبنت على اسمه كنيسة غربى طما عند قرية تعرف بسلمون

Le même texte, du reste, nous dit un peu plus loin que Ṭemâ, cité ici en référence, faisait partie du « district de Qâou », un peu plus à l'ouest.

Il y a de grandes chances pour que nous devions corriger le toponyme corrompu du texte de Ya'kûbî en fonction de cette nouvelle mention. L'erreur est minime,

⁽¹⁾ G. WIET, YA'KÛBÎ, Les pays, Textes et traductions d'auteurs orientaux (IFAO), t. I, 1937, p. 186-187, [331-332].

⁽²⁾ Transcription du copte *κλζ κωου*, ainsi que l'ont montré J. MASPERO - G. WIET, *Matériaux pour servir à la géographie de l'Égypte*, p. 154 : « le secteur de Qâou ». Ce serait une désignation de la ville de Sbeht (Kom

Isfaht = Apollonopolis parva).

⁽³⁾ G. Wiet observe à juste titre qu'en dépit de la disposition typographique du texte arabe, le nom laissé sans lecture ne peut désigner une nouvelle *kûra*, les chefs-lieux de pagarchie étant bien connus. Il s'agit donc d'une seconde localité du district de Qâou.

il suffit de prolonger vers le haut la haste du quatrième des éléments initiaux du nom, — س — devenant — س — , pour que nous retrouvions le toponyme mentionné dans le Synaxaire.

De plus, ce village est fort bien connu : Gauthier l'a, depuis longtemps, situé sur la carte ⁽¹⁾ : « il existe encore aujourd'hui, sous les noms de سلمون ou سلامون Salamoun, dans la transcription de la carte du Guide Baedeker ; il est situé sur le côté est de la ligne du chemin de fer, à quelques centaines de mètres en aval de la gare de Temâ. Voir la *Description de l'Égypte*, t. XVIII, p. 83 et *Atlas*, feuille 12 ». C'est du reste une identification qu'Amélineau avait déjà faite dans sa *Géographie* ⁽²⁾ ; *Selamoun* est cité par le P. Sicard, entre *Kimam* et *Thémé* ⁽³⁾.

La coïncidence topographique est parfaite, et l'identification ne fait pas de doute ; ce secteur était donc riche par son blé ⁽⁴⁾, d'une qualité spéciale, et c'est sans doute ce détail qui a amené Ya'kūbī, soucieux de trouver dans chaque district « une ville renommée par une spécialité quelconque » ⁽⁵⁾ à en faire mention dans sa liste géographique. Grâce à lui, nous connaissons l'existence de ce village dès la fin du ix^e siècle ⁽⁶⁾ ; sans doute devons-nous quelque jour ajouter un bon nombre de siècles à cette déjà lointaine histoire.

IV. — LA CORDE D'ARPENTAGE DE KHNOUM D'ÉLÉPHANTINE.

Dans un article récent ⁽⁷⁾, nous avons essayé d'expliquer un passage d'Hérodote (II, 28) évoquant une expérience de Psamétik ⁽⁸⁾, en rappelant que le temple de Khnoum à Eléphantine renfermait, parmi les objets sacrés du dieu, une corde d'arpentage.

Le texte qui nous révèle ce détail, la stèle de la famine à Séheil, utilise, pour désigner cette corde, le terme *nwh* (l. 10).

⁽¹⁾ H. GAUTHIER, *Le X^e nome de la Haute Égypte*, RT XXXV, 1913, p. 190.

⁽²⁾ *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, 1893, p. 459-460 ; il note que sept villages d'Égypte portent ce nom.

⁽³⁾ *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1875, I, p. 470.

⁽⁴⁾ G. Wiet note (p. xvii) que Ya'kūbī attache peu d'intérêt à l'agriculture, mais

signale, à l'occasion, les productions du sol de telle ou telle région.

⁽⁵⁾ YA'KŪBĪ, p. 331 (= éd. Wiet, p. 185).

⁽⁶⁾ Le « livre des pays » fut écrit en 889 (Wiet, p. xi).

⁽⁷⁾ BIFAO 58, 1959, p. 35-36.

⁽⁸⁾ Tentative faite pour sonder, au moyen d'une corde immense, la profondeur du Nil à la première cataracte.

Depuis cet article, nous avons noté de nouvelles allusions à cette « corde d'arpentage de Khnoum du premier nome de la Haute Egypte », qu'il sera intéressant de rapprocher de l'exemple déjà connu. Dans une des listes de personnages géographiques du temple d'Edfou (V, 106⁹-107²) on dit du roi qui vient offrir au dieu le nome de tête de la Haute Egypte :



« Il [t']apporte [Se]n[me]t avec ses champs, et il évalue pour toi ce qui en fait partie ⁽¹⁾ au moyen de ton cordeau-*w3r* » ⁽²⁾.

On pourrait naturellement penser que la corde *w3r*, attribut connu du dieu Khnoum (*hnty w3r.f*) ⁽³⁾, câble qui sert à refermer le filet par-dessus les ennemis captifs ⁽⁴⁾, est un instrument du dieu létopolitain lié à la chasse au filet plutôt qu'à l'arpentage. Mais le présent contexte évoque plus la mesure des champs cadastrés en faveur du dieu qu'un rite de protection magique ; d'autre part, un texte ptolémaïque de Karnak lève toute incertitude sur ce point : le roi, offrant le terrain *sh*t au dieu, lui dit ⁽⁵⁾ :

« Je t'attribue le domaine de la terre sur son assise,
et j'élargis ton territoire jusqu'à la limite du ciel ;
Je tends pour toi le cordeau-*w3r* depuis la montagne orientale,
et je fais pour toi le compte du sol
jusqu'à la limite de la montagne occidentale » ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Litt. « ce qui est en elle (Senmet) », autrement dit : « les champs cultivables inclus dans son territoire ».

⁽²⁾ Un texte du temple d'Opet à Karnak (éd. DE WIT, p. 271) portait, à propos de *Snm*t, un texte analogue ; il est malheureusement mutilé ; on y reconnaît les mots : *n-k im-s hr w3r-s, ntk ir ww, smn hntš* ... « tu as [évalué] son contenu au moyen de sa corde d'arpentage ; car c'est toi qui as fait la campagne et établi les jardins ».

⁽³⁾ *Kémi* XI, 1950, p. 69-71. Khnoum d'Eléphantine porte l'épithète de *hnty w3r.f* dans *Edfou* VII, 298, 6.

⁽⁴⁾ ALLIOT, *Rd'Eg.* V, 1946, p. 75 sq. En fait, si Khnoum *hnty w3r.f* est le dieu même du

rite létopolitain de la chasse au filet, il n'est pas dit explicitement que *w3r* est la corde du filet ; noter cependant que dès l'Ancien Empire, on emploie l'expression *w3r i3dt* pour traduire : « nouer le filet », c'est-à-dire le refermer, au moyen d'une corde, sur son contenu (MONTET, *Scènes de la vie privée*, p. 207). A Esna même, le roi utilise la corde *w3r* pour ligoter un adversaire (n° 599, 8) ; voir encore *Edfou* VII, 125, 3.

⁽⁵⁾ FIRCHOW-(СЕТНЕ), *Urkunden VIII*, n° 65, e.

⁽⁶⁾ Un doublet de cette liste géographique, qui figure à Edfou même (IV, 172, § III), évoque, avec des mots différents, un peu la même idée : « il mesure (*h3y*) pour toi ce qui est en elle au moyen de ta corde *swš* » ;

Khnoum porte, au nombre de ses multiples épithètes, celle de «répartiteur entre les dieux du territoire qui revient à chacun d'entre eux» (par ex. Esna, n^{os} 29, 7 et 11-12; 498, 16; 602, 13; 606, 10, et comparer n^o 211, 18)⁽¹⁾; ce rôle, complémentaire de celui de créateur (Khnoum n'a pas seulement créé (*km*) le pays, il est aussi censé l'organiser (*grg*)), suffit, semble-t-il, à expliquer que les moyens de mesure des champs soient sous sa régie. Confirmant la conclusion de la note précédemment consacrée à ce sujet, ce nouveau texte nous laisse penser que la corde d'arpentage, sous ses divers noms (*nwh*, *w'r*, peut-être *swš*) était considérée comme un attribut majeur de Khnoum à Eléphantine et dans tout le premier nome de la Haute Egypte⁽²⁾.

V. — LE VILLAGE D'EDFA : SON PASSÉ MÉDIÉVAL, GRÉCO-ROMAIN ET PHARAONIQUE.

Il existe en Haute Egypte, à environ six km. au nord-ouest de Sohag, non loin du Couvent Rouge (Deir el-Aḥmar), un petit village du nom d'Edfâ (ⲉⲃⲃⲁ)⁽³⁾ qu'aucun reste n'a jusqu'ici recommandé à l'attention des archéologues; si l'on

ce sens n'est pas attesté dans le *Wb.* pour le mot *swš* (IV, 75, 17) : il ne retient que le sens de « tampon », « bourrelet », « compresse »; le déterminatif, comme le présent texte, laissent supposer qu'il s'agit d'un terme désignant une corde; on trouve en un autre passage d'Edfou (VII, 149, 18) un second exemple de ce terme, employé parallèlement à *w'r*, où il s'agit du lien qui doit ligotter un captif; l'orthographe est la même, *swš*, ce qui nous dissuade quelque peu de voir en ce mot une graphie avec métathèse du mot *šs*, *Wb.* IV, 539, « der Strick ». Si nous devons associer ce terme à celui qu'enregistre le *Wb.* sous la lecture *swš*, il faudrait imaginer qu'il s'agit d'un cordage dont les filaments pourraient être utilisés comme filasse ou comme charpie. De toute façon, la traduction « corde », « cordeau », ne fait pas de doute. (Cf. le terme *swš* enregistré dans le *Wb.* (IV, 64, 6) et qui désigne la corde du harpon).

⁽¹⁾ Voir encore *Kom Ombo*, n^o 498; *Edfou*

V, 107, 1-2; et DAUMAS, *MDIK* 16, 1958, p. 78 n. 3, qui traduit *hnb* par « champ mesuré ».

⁽²⁾ Plusieurs des textes utilisés ici parlent de l'île de Biggéh et non pas d'Eléphantine. Khnoum y avait aussi son temple : « il remonte vers le Sud en tant que manifestation de Rê, nous dit le texte d'Esna n^o 191, 19; on l'appelle « le seigneur de la Cataracte », et son château secret se trouve dans Senemt; c'est là qu'il se lève sous forme de crue violente (pour) inonder tout le pays... ». On peut aussi noter que, dans le tombeau de Rekhmiré, c'est le gouverneur de Senmet qui présente au vizir le produit des impôts; voir MONTET, *Géographie* II, p. 19.

⁽³⁾ Formes de transcription variable selon les ouvrages; on trouve Idfâ, Idfeh, Idfah, Atfah, Edfah, Etfeh... — Village à distinguer de Atfah (carte dans EVETTS-BUTLER, *Abû Šâlih*), Atfé (COMBES, *Voyage en Egypte...* 1846, p. 42-43; CAMMAS-LEFÈVRE, *La Vallée du Nil*, 1862, p. 45) qui est El 'Atf, en face de Fouah.

trouve, une ou deux fois, son nom dans les ouvrages d'égyptologie, c'est pour réfuter des identifications inexactes — pour bien établir ce qu'Edfa n'est pas ⁽¹⁾; bilan donc, jusqu'ici, négatif. Or nous allons voir qu'on peut trouver quelques traces de l'histoire de ce village, à l'époque arabe, à l'époque gréco-romaine, au Nouvel Empire, et peut-être même jusqu'au temps des pyramides; bien des cités plus prestigieuses envieraient un passé aussi reculé.

1° *Edfa médiéval*. A dire vrai, je n'ai jusqu'ici retrouvé que fort peu d'exemples de ce nom de village dans les documents médiévaux; mais il faut bien reconnaître qu'en ce domaine, les instruments de recherche sont peu nombreux ⁽²⁾. L'une des mentions se trouve dans Maqrîzî ⁽³⁾, et ne nous apprendra pas grand'chose: « *Le monastère d'Abou Abshâdah (Psôti), l'évêque, près du district d'Atfah, s'élève sur une digue, juste en face de Mounshât Ikhmîm, sur la rive Ouest* » ⁽⁴⁾. La seconde est plus intéressante; elle se trouve dans le *Synaxaire*, à la date du 7 Kihak, dans les actes des saints Bânînâ et Banaou; « Maximien, nous dit Amélineau, les ayant trouvés à la montagne d'Adrîbeh, les fit comparaître devant lui, se mit en colère contre eux, « *les prit avec lui et descendit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un lac, en face d'Etfeh. On s'arrêta là, et le roi ordonna de couper la tête aux deux saints* » ⁽⁵⁾. La position d'Adrîbeh est bien connue ⁽⁶⁾, et l'on comprend qu'en « descendant », on arrive, plus au nord, à Edfa, qui se cache ici sous l'orthographe *آدفا*; mais Amélineau, par un raisonnement que nous n'arrivons pas à suivre, escamote cette solution raisonnable au profit d'une

⁽¹⁾ GAUTHIER, *RT* 35, 1913, p. 10-11, a retracé l'historique des erreurs relatives à Edfa (confondu avec Edfou, Aphroditopolis, Tjebou...); déjà BELL, dans *JHS* 28, 1909, p. 106-107 et p. 107 n. 1, puis SETHE-GARDINER *ZAS* 47, 1910, p. 49 et n. 1, s'étaient élevés contre certaines de ces identifications. Voir aussi GAUTHIER, *Dict. noms géogr.*, VI, 1929, p. 75.

⁽²⁾ Le très précieux ouvrage de MASPERO-WIET, *Matériaux...*, ne parle pas d'Edfa, non plus que GROHMANN, dans ses *Studien zur historischen Geographie und Verwaltung des frühmittelalterlichen Ägypten*, 1959.

⁽³⁾ Section finale des *Khiṭaṭ* de Maqrîzî (XV^e siècle), citée dans EVETTS-BUTLER, *The*

Churches and Monasteries of Egypt, attributed to Abū Ṣāliḥ the Armenian, 1895, p. 311, 22.

⁽⁴⁾ Sur ce monastère, on lira le texte du P. Michel JULLIEN, *BSAC* VI, 1940, p. 155, et la mention de Sévère d'Antioche dans *BSAC* X, 1946, p. 64-65. Dans l'*Atlas of Christian Sites in Egypt*, d'O. MEINARDUS (1962), ce site (D. Bisada) est figuré à hauteur de Mincha (non marqué sur la carte III), et pourvu du sigle qui désigne un « uninhabited monastery ».


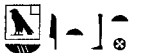


⁽⁵⁾ AMÉLINEAU, *Géographie de l'Égypte à l'époque copte* p. 155-156; ПОКРОКЕ, *Voyages* I, 1772, p. 220, parle de « plusieurs petits lacs formés par les inondations du Nil » qu'il rencontre entre Sohag et le couvent blanc.

⁽⁶⁾ Voir GARDINER, *JEA* 31 1945, p. 108-111.

explication paradoxale : « Maximien, nous dit-il, monte de Triphiou jusqu'à Etfeh où il trouve le lac susdit. Or il n'y a d'autre lac dans toute la région que le lac sacré des temples ; comme il ne saurait être question de Dendérah, de Médinet-Habou, d'Erment et d'Esneh, il reste Edfou. En outre, la forme ⲁⲃ correspond lettre pour lettre, sauf la dernière, à ⲗⲧⲖⲠ »⁽¹⁾. C'est dans l'autre sens que le voyage s'est effectué, et c'est visiblement d'Edfa qu'il s'agit, qui se trouve en effet au nord-ouest d'Adribeh.

2° *Edfa d'après les listes des temples gréco-romains*. Les textes de Dendéra et d'Edfou mentionnent une ville où nous proposons de reconnaître l'ancêtre d'Edfa : *Iteb*. Voici ces deux passages.

Le plus net d'entre eux est celui que nous restitue la nouvelle liste de lieux de culte du mammisi romain de Dendéra, récemment publiée⁽²⁾. Nous y trouvons :

XV	
XVI	
XVII	
XVIII	

Le premier toponyme s'applique à Akhmîm⁽³⁾ ; le troisième est le nom d'Aphroditopolis (égyptien ancien : *Edjôet* ; arabe actuel : *Kôm Ichqâou*)⁽⁴⁾ ; le dernier, *Magen*, ou *Mageb*, selon les listes, correspond à un site qui se trouve à quelque distance de Qâou el-Kébir, en direction du nord⁽⁵⁾.

Le toponyme *Iteb* correspond donc à un site à chercher entre Akhmîm au sud, et Kôm Ichqâou au nord-ouest, dans une zone qui se réduit à une quarantaine de kilomètres.

La première tentation est, naturellement, de voir en cette graphie une variante récente du toponyme *Tbw*, qui est, comme on sait, le nom ancien de *Dw-kʿ*, en copte ⲧⲕⲠⲟⲩⲩ / ⲧⲕⲠⲟⲩⲩ , Qâou el-Kébir. Ce site se trouve un peu plus haut qu'Aphroditopolis

⁽¹⁾ AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 156. Cette erreur remonte en fait à Champollion, ainsi que Gauthier l'a démontré, *RT* 35, 1913, p. 10-11. Cette erreur a déjà été relevée par M. RAMZI Bey, dans *Mélanges Maspero*, (MIFAO 68), III, 1935-1940, p. 285.

⁽²⁾ DAUMAS, *Les Mammisis de Dendara*, 1959, p. 123.

⁽³⁾ GAUTHIER, *Dict. noms géogr.* IV, p. 47.

⁽⁴⁾ GARDINER, *Onomastica* II, p. 55 * sq. ; MONTET, *Géographie*, II, p. 119.

⁽⁵⁾ GARDINER, *Onomastica* II, p. 62 * sq.

cité après *'Itb* dans la liste de Dendéra ; mais comme il se trouve sur la rive opposée, ce ne serait pas là un obstacle insurmontable, si d'autres arguments venaient plaider en faveur de cette identification. En fait, pourtant, aucune variante graphique de ce genre n'a jusqu'ici été relevée parmi les attestations du nom de *Tbw* ⁽¹⁾. Nous verrons que ce rapprochement est à rejeter, et qu'il faut préférer l'équation *'Itb = Edfa*.

La seconde mention (où le nom apparaît en fait deux fois) est à Edfou ; les dictionnaires enregistrent, d'après les copies déjà anciennes de Dümichen ⁽²⁾ et de J. de Rougé ⁽³⁾ deux attestations d'une ville nommée $\text{I} \downarrow \blacktriangle \text{A} \text{C}$ var. $\text{I} \downarrow \text{C}$ ⁽⁴⁾ ; selon Gauthier, qui tire parti du contexte où ce nom figure, cette ville « serait située au nord de Dendéra et au sud de Samhoud (près de Balyana) » ⁽⁵⁾.

Ce sont là, nous semble-t-il, des conclusions inexactes ; si Khadi (= Dendéra) est en effet le toponyme qui précède *'Itb*, les deux secteurs géographiques qui suivent et terminent la liste appartiennent à des zones moins directement voisines ; il n'est pas du tout certain que Sambehédet soit Samhoud de Haute Egypte, et le second nom, *Hwt-nsw*, désigne l'actuel Kôm el-Aḥmar Sawâris ⁽⁶⁾, à une bonne distance au nord. Tout ce que nous pourrions donc inférer de cette liste est limité à des « frontières » très larges, entre lesquelles *Iteb* pourrait se trouver : au sud, un point qui n'atteigne pas Dendéra ; au nord, certainement une cité au sud de Kôm el-Aḥmar Sawâris. C'est peu.

Mais cette liste d'Edfou nous apporte une mention de première importance, qui va nous permettre de décider avec certitude : le nom du dieu d'*Iteb*, Horus Iounmoutef. C'est une divinité suffisamment rare pour que sa mention puisse être significative. Grâce à elle, nous remontons dans le temps jusqu'à l'époque pharaonique.

3° *Edfa et son dieu Horus-Iounmoutef à l'époque pharaonique*. Si nous étudions en effet les listes géographiques du temple de Médi-net Habou, gravées sous

⁽¹⁾ *Tbw* a lui-même été identifié à Edfa, mais cette erreur a été assez vite reconnue (voir plus haut, p. 43 note 1).

⁽²⁾ DÜMICHEN, *Geographische Inschriften* I, pl. LXXXVI.

⁽³⁾ J. DE ROUGÉ, *Inscriptions et not. recueillies à Edfou*, II, pl. XCV.

⁽⁴⁾ Ce second nom se trouve dans l'édition

de CHASSINAT, *Edfou* VI, p. 233-234, plus complète et plus exacte que les précédentes ; elle corrige entre autres l'erreur de lecture :

▲ pour ▼.

⁽⁵⁾ GAUTHIER, *DNG* I, p. 116.

⁽⁶⁾ Sur Kôm el-Aḥmar Sawâris, voir GARDINER *Onomastica* II, p. 106 * ; VANDIER, *Pap. Jumilhac*, p. 43-44 et 55-59.

Ramsès III et Ramsès VI⁽¹⁾, nous trouvons la séquence de cultes que voici :

Min seigneur d' *'Ipw* (= Akhmîm) ;
 Horus Iounmoutef ;
 Horus qui est dans *Šnwt*⁽²⁾.

Ce dernier toponyme devant correspondre à un site voisin de l'actuel Couvent Blanc de Sohag⁽³⁾, il en résulte que le site d'*Iteb*, patrie de cet Horus Iounmoutef (si l'on en croit le texte d'Edfou), se trouve au voisinage immédiat de cette zone.

C'est cette même conclusion qu'entraîne la lecture d'une titulature féminine, sans doute du Moyen Empire, peinte sur un sarcophage retrouvé dans la nécropole d'Akhmîm, et qui mentionne une dame « supérieure des recluses du dieu Iounmoutef »⁽⁴⁾.

Enfin, après un nouveau et grand saut dans le passé, nous trouvons, dans une liste de domaines de l'Ancien Empire⁽⁵⁾ la succession des trois noms que voici :

Nš;wt
'Irt-'Iwnmwt.f
'Iw-Sbk.

Nechaou est connu comme désignant une localité située, semble-t-il, au Sud-Ouest de Sohag⁽⁶⁾ ; « l'île de Sobek » est moins connue ; il n'est pas certain qu'il faille la situer dans la même région ; notons cependant qu'on suppose l'existence d'une *Krokodeilôn polis* à proximité de Minchah⁽⁷⁾, qui est un peu au sud d'Akhmîm ; tout cela nous ramènerait donc, avec une suffisante vraisemblance, à la même région, celle précisément où se trouve Edfa.

4° *Les documents grecs.* Ces premiers résultats reçoivent une intéressante confirmation si nous nous référons aux documents grecs ; ce n'est pas, assurément,

⁽¹⁾ DARESSY, *RT* XVII, p. 119, n° 9-11 et NIMS, *JEA* 38, 1952, p. 42.

⁽²⁾ GARDINER, *Onomastica* II, p. 45*.

⁽³⁾ Voir KEES, *ZÄS*, 64, p. 107 sq.

⁽⁴⁾ GARDINER, *Onomastica* II, p. 44*, citant LACAU, *Sarcophages* I, p. 17 et 19 ; ce « harem » est évoqué par FISCHER, *JAOS* 76, 1956, p. 108 et n. 52, et *JARCE* 1, 1962, p. 8 n. 12.

⁽⁵⁾ Mastaba de Kaiemré, étudié par H. JACQUET GORDON dans son livre sur les noms de domaines funéraires sous l'ancien empire égyptien p. 355 (bibliographie p. 353), et p. 84-85 (J. Yoyotte m'avait signalé ce passage avant que cet ouvrage n'eût paru).

⁽⁶⁾ GARDINER, *Onomastica* II, p. 41*-44*.

⁽⁷⁾ GARDINER, *Onomastica* II, p. 42*-43* cite la bibliographie.

qu'Edfa ait été, jusqu'ici, le lieu de trouvaille de documents aussi célèbres que ceux qu'a produits la cité voisine d'Aphrodito ; les quelques morceaux de textes qu'on peut rattacher à ce site sont des plus modestes, mais, comme il arrive si souvent, des détails qui ont pu paraître négligeables à leur éditeur initial peuvent, par la suite, grâce à l'apport parallèle des documents égyptiens, prendre un tout autre relief.

On connaissait donc, depuis quelques années déjà, l'existence d'une ville de Haute Egypte qui portait en grec le nom d'*Iton*, ou *Itos* (ἐν Ἴτω τῆς Θεβαίδος)⁽¹⁾, mais son emplacement n'était pas autrement connu ; les documents qui livraient ce nom étaient de fragiles fragments de papyrus, récupérés dans des cartonnages de momies, d'origine imprécise, et les listes de cités apparaissant dans des textes voisins, citant aussi bien Lycopolis (= Assiout) qu'Apollonopolis (= Edfou) laissaient tout au plus déduire que ce site d'*Iton* (ou *Itos*) se trouvait quelque part en Haute Egypte.

D'autre part, en 1962, V. Martin, en publiant le *Pap. Gen. Inv. 108*, qui porte le «relevé topographique des immeubles d'une métropole», document qu'il attribue, après une analyse rigoureuse, et très justement, à la zone panopolitaine, y trouve mention d'un immeuble appartenant à Apollônios ἀπὸ Ἴτου⁽²⁾. La zone où doit se situer cette ville — ou ce village — d'*Itos* se trouve ainsi déjà très étroitement restreinte. Mais on peut faire encore mieux.

Au début de 1944, en effet, arrivèrent au Musée du Caire des ostraca grecs⁽³⁾ trouvés à Edfa, au cours d'une prise de sébakh sur un point du site où les maisons modernes avaient évidemment été édifiées directement sur une zone ancienne. Ces documents, étudiés à cette époque par O. Guéraud, concernent l'élevage des poules, et l'usage fait de ces poules et de leurs œufs pour certaines rétributions et certains apprêts officiels. M. Guéraud a eu la grande obligeance de nous communiquer ses copies et les abondantes notes de commentaire qu'il avait déjà réunies ; c'est avec l'accord qu'il nous a amicalement donné que nous pouvons faire ici état de cette documentation nouvelle.

Ce qui est en effet particulièrement utile à notre propos, dans cette série d'ostraca, c'est la mention qui est faite, à plusieurs reprises, du toponyme *Iton* (forme de génitif, le nominatif n'apparaît nulle part)⁽⁴⁾, dans un contexte tel

⁽¹⁾ *Pap. Londres* BM n° 219, b. 1.

⁽²⁾ V. MARTIN, *Relevé topographique des immeubles d'une métropole dans Recherches de Papyrologie*, 2, 1962, p. 58.

⁽³⁾ *Journal d'Entrée*, n° 86989-87046.

⁽⁴⁾ Les seules formes attestées sont le génitif, Ἴτου (ostraca d'Edfa et *Pap. Genève Inv. 108*) et le datif Ἴτωι, Ἴτω (*Pap. Londres* n° 219, b 1 et *Pap. Würzburg* n° 7,4) ; le *Pap. Londres* n° 220,18 cite une forme incomplète : Ἴτ--.

qu'il semble évident que c'est là le nom du lieu d'où ces textes proviennent.




D'autre part, échos de modestes choses et de modestes gens, ces ostraca nous ont transmis quelques noms d'Égyptiens de ce terroir, noms bien caractéristiques du secteur géographique que nous étudions ; on trouve ainsi un *Paniskos*, disciple, évidemment, de Pan (= Min) de Panopolis (= Akhmâm)⁽¹⁾ ; mais le plus intéressant de ces noms est visiblement *Oronmêpheis*, qui nous semble transcrire très exactement le nom même du dieu, Hor-ioun-moutef⁽²⁾.

Ces ostraca datent, selon O. Guéraud, de 221-223 ; les papyrus de Londres évoqués plus haut appartiennent, de leur côté, au second siècle avant J.-C. Étalés ainsi sur quatre siècles, ces documents en langue grecque correspondent assez exactement à la période pendant laquelle, à Edfou puis à Dendéra, nous voyons le village d'*Iteb* et son dieu Horus Iounmoutef attestés dans les listes hiéroglyphiques. Ils présentent, en outre, l'intérêt essentiel d'avoir été trouvés sur place, ce qui rend l'équation *Edfa = Itos* assurée, l'étude à laquelle nous nous sommes livré permettant d'ajouter à cette équivalence la forme hiéroglyphique : *'Iteb*, comme troisième forme du nom (et la plus ancienne) ; par son dieu, Horonmêpheis = Hor-iounmoutef, mentionné en grec au troisième siècle de notre ère, à Edfou au second siècle avant J.-C., à Médinet Habou sous la XX^e dynastie, dans une titulature du Moyen Empire, enfin dans la liste du mastaba de Kayemrê, à l'Ancien Empire, nous avons ainsi retrouvé quelques jalons, qui rendent à cette modeste bourgade un passé de quarante cinq siècles, que nous commençons seulement à deviner.

Voici, concrétisés dans un tableau, les quelques éléments dont nous disposons actuellement au sujet d'Edfa :

⁽¹⁾ Un certain *Paniskos*, connu par un papyrus de Londres (n° 219 b) relatif à Itos, est appelé aussi *Peteminis*, ce qui est la traduction égyptienne du nom grec ; le nom *Pakhoumêtis* (dernières lettres incertaines), qui figure dans ces ostraca d'Edfa, n'évoque pas la cité voisine de Khemmis (= Akhmâm), comme pourrait le laisser croire une vague assonance, mais bien *'hm* : cf. *Παχουμης, Ταχουμης, Ψενταχουμης, Σενπαχουμης* dans SPIEGELBERG, *Aegyptische und Gr. Eigennamen*, p. 35, 1 (cf. le nom célèbre *Pakhôme*).

⁽²⁾ Pour la seconde partie du nom, on pourrait comparer *Kamephis*, où l'on voit parfois la transcription de *Kꜣ-mwt.f*, mais cette équation n'est pas absolument certaine : cf. BONNET, *Reallexikon der äg. Rel.* p. 364-365. Le nom *Αρεμηφης*, qui apparaît abondamment dans ces ostraca, et qui pourrait sembler correspondre à une variante du même nom, transcrit en fait *Hr-mh.f*, ainsi que l'a démontré SPIEGELBERG, *Aegypt. und Griech. Eigennamen*, 1901, p. 2 *, n° 16 a, et p. 3 *.

Date et source	Nom de la ville	Mention du dieu ou allusion à son nom
Ancien Empire, tombe de Kayemrè, seconde moitié de la V ^e dynastie		fondation : 'Irt-'Iwn-mwt-f
Moyen Empire, sarcophage de Hnti, trouvé à Akhmim [CGC n° 28006]		dame « supérieure des recluses de 'Iwn-mwt-f »
[Ramsès II, temple d'Abydos]	[ (1)	
Ramsès III (Médinet Habou)		dieu Hor-iwn-mwt-f
Ramsès VI (ibid.)		dieu Hor-iwn-mwt-f
2 ^e siècle av. J.-C., papyrus de Londres et de Würzburg	ἰρω	
Temple d'Edfou		dieu Hor-iwn-mwt-f
Mammisi de Dendéra (Trajan ?)		
Epoque d'Elagabale-Alexandre Sévère, ostraca trouvés à Edfa	ἰρω	nom d'homme : Ορομνησεις
Papyrus inventoriant les immeubles de Panopolis (Pap. Genève, inv. 108)	ἰρω	
Synaxaire arabe, 7 Kihak	اتفة	
Maqrizî	اتفة	
Nom actuel	إدفا	

Quelques mots sur le problème phonétique qui naît des équivalences 'Ib = Ito(s) = Edfa; la nature particulière de l'articulation du *b* égyptien en finale (non pas occlusive, mais spirante bi-labiale) ⁽²⁾ explique à la fois sa vocalisation dans les formes grecques, et l'emploi du *ف* en arabe pour le traduire; de la même façon, *Db* a pu donner, tantôt *ΔΤΒΩ* et tantôt *Edfou*. Il est intéressant de noter que, précisément dans la région qui nous intéresse, on trouve des variantes phonétiques attestant un traitement comparable du son final -ow : *ΤΚΩΟΥ* = *ΤΧΩΒΙ* ⁽³⁾ et des alternances *β/αυε* ⁽⁴⁾ qui montrent le caractère bi-labial du son marqué par -*b*.

⁽¹⁾ Voir plus bas la raison de cette mention.

⁽²⁾ *RT* 35, p. 168.

⁽³⁾ VERGOTE, *Phonétique historique*, p. 16. On verra également *SETHE*, *ZÄS*, 50, p. 80-81.

⁽⁴⁾ *Le Muséon* LXIII/1-4, 1950, p. 21, n. 56.

Dans le tableau, nous avons introduit, pour mémoire, un nom de ville mentionné à Abydos, sous Ramsès II, à la suite du nom d' *Ipw* (= Akhmîm)⁽¹⁾; Gardiner laisse ce nom sans lecture, dans ses *Onomastica*, tout en rapportant à cette ville, avec beaucoup d'à-propos, les allusions au dieu Horus Ioumoutef que l'on trouve à Médinet Habou comme à Edfou. Le lien entre ce nom et la ville qui nous intéresse est purement hypothétique; on sait cependant que les deux signes — et \ échangent en hiératique, l'image du second servant à écrire le premier — et le remplaçant le plus souvent dans les textes hiéroglyphiques d'époque ptolémaïque; d'autre part, on sait que \ peut se lire *idb*, et l'on connaît, à une époque très basse, il est vrai, un mot *itb* qui désigne « la langue »⁽²⁾, et aurait pu justifier cette valeur donnée anciennement au signe — — si tant est qu'il représente une langue; tout cela tendrait peut-être à laisser croire que cette ville mentionnée à Abydos, sous cette forme inhabituelle, correspondrait à celle dont le nom apparaît, à l'époque hellénistique, sous la forme *'Itb*. C'est très incertain, mais il nous a paru nécessaire d'évoquer ce problème. En revanche, l'équivalence *'Itb = Itos = Edfa* nous semble démontrée⁽³⁾.

VI. — À PROPOS DU « TOPONYME » ACHÉROU (*'IŠRW*)⁽⁴⁾.

L'une des épithètes les plus inséparables du nom de la déesse Mout de Karnak est *nbt 'Išrw*, « la maîtresse d'Achérou »; on a parfois pris cette dernière désignation pour un nom de temple, ou de quartier⁽⁵⁾; cette attitude est compréhensible: *nbt 'Išrw* est le nom que porte la déesse sur les monuments trouvés dans un secteur donné; la tentation est forte de reconnaître en ce « toponyme » celui du quartier

⁽¹⁾ MARIETTE, *Abydos* II, pl. 16, lecture complétée par diverses collations dont GARDINER, *Onomastica* I, p. 47-48 fait état; voir II, p. 44* n° 355 c.

⁽²⁾ MÖLLER, *Die beiden Totenpapyrus Rhind* I, VI, 7 = p. 84, note 100.

⁽³⁾ Sans doute ne devons-nous pas voir autre chose qu'un hasard dans le fait que le territoire agricole (*w*) du neuvième nome — celui où se trouve Akhmîm — porte le nom de *'Itw*, *'Idw*: GAUTHIER, *DNG* I, 116, 126 et IV, 211. Ajouter DE WIT, *Le Temple d'Opet*, p. 286.

⁽⁴⁾ Pour la vocalisation possible de ce nom, on utilisera les éléments fournis par le nom

Tiεσpιs' (< *T;nt-'Išrw*), var. *Tiεσpιs*, *Tάσpιs*: GRADENWITZ — PREISIGKE — SPIEGELBERG: *Ein Erbstreit aus dem ptol. Aegypten*, p. 44-45; cf. *ZÄS* 54, p. 108.

⁽⁵⁾ Par ex. *Wb.* I, 135, 6: « Tempel und hlg. See der Göttin Mut bei Karnak »; GAUTHIER, *DNG* I, p. 11-12: « Quartier thébain situé entre les temples de Louxor et de Karnak et où se trouvait un lac consacré à Osiris »; OTTO, *Die Topographie des thebanischen Gauces*, p. 38-39: « In Süden seines Tempels lag etwa 1 km. entfernt ein Ort *išrw* mit einem Teich ».

P. 50. Peut-être ce dieu et ce nom de ville se trouvent-ils mentionnés à Karnak: cf. BARGUET, *Le Temple d'Amon-Ré à Karnak*, p. 50 « Ioumoutef, hôte de $\overline{1}\ \overline{3}$, dieu grand ».

où s'élèvent les monuments qui l'attestent. Mais, plus généralement, on a admis que ce terme *isrw* s'applique au lac qui entoure, sur trois de ses côtés, le temple de la déesse. Le déterminatif de l'eau, qui suit le plus souvent ce terme, en est la preuve la plus directe ⁽¹⁾ : c'est cette explication que l'on trouvera habituellement dans les ouvrages modernes ; on admet qu'*isrw* désigne le lac de forme particulière, « en fer à cheval », qui entoure le sanctuaire de Mout à Karnak ⁽²⁾.

La mythologie locale a gardé le souvenir de l'origine lointaine de cette étendue d'eau ; ainsi, quelques textes ptolémaïques nous apprennent que « la déesse approcha de Thèbes, l'œil de Ré, enceinte de la pupille de l'Œil de Vie ⁽³⁾. Alors son père, le Noun, le Primordial des deux pays, vint à elle. Il éteignit la flamme de Sa Majesté, et lui fit une étendue d'eau sur tous ses côtés. Elle reçut, désormais apaisée, sa demeure, Achérou, la grande, qui l'entoure, creusée par . . . » ⁽⁴⁾ ; ailleurs, on nous dit plus simplement : « Ré creusa pour elle Achérou autour d'elle » ⁽⁵⁾. On trouvera encore, dans les textes encore inédits du temple de Mout dont nous préparons l'édition (en particulier n° 11, 2 et n° 12, 11-18) des allusions au creusement de ce lac en demi-lune par les dieux primordiaux,

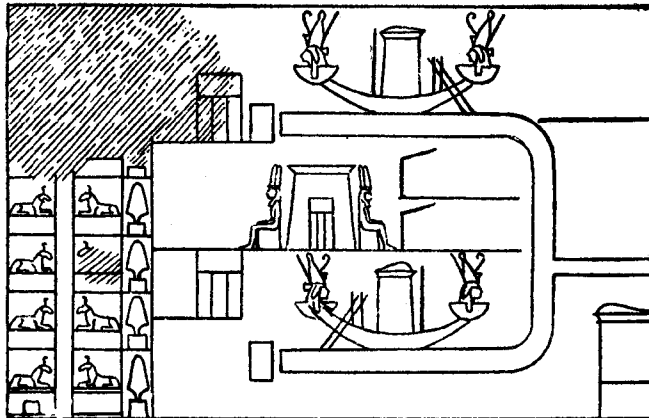


Fig. 1. Représentation ancienne du lac-*isrw* de Karnak.

⁽¹⁾ On trouve parfois le signe du brasier ; c'est un emprunt au terme homophone *šr*, « faire rôtir » ; cf. JÉQUIER, *BIFAO* 19, p. 226.

⁽²⁾ « Nom du lac situé au Sud du grand temple d'Amon à Karnak, et, par extension, du quartier bâti autour de ce lac et qui contenait le temple de Mout », écrit GAUTHIER, *DNG* I, p. 108 (qui distingue *isrw* de *šrw*) ;

« Mut, die Herrin des hufeisenförmigen Sees *isrw* », SETHE, *Amun*, § 43, etc. . .

⁽³⁾ *Dfd n nht*, « Pupille des lebenden Auges, d.h. dem Götterkind, dem Sohn des Sonnengottes », OTTO, *op. laud.*, p. 39.

⁽⁴⁾ Cité par OTTO, *op. laud.*, p. 39 et n. 13, d'après les cahiers inédits de Sethe, 6, 71.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 6, 72 (= *ibid.*, n. 14).

à un moment où cette entreprise semblait la seule manière d'agir susceptible d'apaiser le courroux de la déesse irritée.

S'il a pu se produire, fait bien connu en toponymie, que le nom du lac ait pu désigner, parfois, l'ensemble des constructions qui furent édifiées sur ses bords, l'application initiale du terme *isrw* au lac lui-même ne peut être mise en doute ⁽¹⁾. Le but de cet article est de démontrer que ce terme ancien a un emploi beaucoup plus général qu'on ne le pense couramment : plusieurs villes d'Égypte eurent leur *isrw* ; ce terme fut même employé comme un nom commun, désignant une forme donnée de surface d'eau ; et, second point, toute une mythologie, dont nous ne devinons que des bribes, s'est constituée autour de ce lac de forme particulière, dans le refuge duquel une déesse lionne venait apaiser ses ardeurs belliqueuses.

*
* *

Premier point : l'*isrw* de Boubastis.

La célébrité du lac de Karnak, autour duquel les statues de Sekhmet pendant fort longtemps menèrent leur méditation mélancolique, ne doit pas nous faire oublier un fait essentiel : il y a, en Égypte, des *isrw* ailleurs que dans la capitale du Saïd. En particulier, Boubastis pouvait s'enorgueillir d'un lac du même genre, portant le même nom et peut-être même plus ancien ; trois séries de documents nous le montrent.

(a) Les listes géographiques des temples gréco-romains donnent le nom d'*isrw* (graphie exactement comparable à celle qui désigne le lac de Karnak) au « canal » du nome Boubastite ⁽²⁾. Il ne saurait s'agir d'une désignation tardive, influencée par l'existence d'une étendue d'eau de ce nom à Karnak, Mout ayant, comme on sait, bien des traits en commun avec Sekhmet et Bastet : on trouve en effet, à l'époque de Sésostris 1^{er}, à Koptos, déjà la mention d'une Bastet maîtresse d'Achérou ⁽³⁾.

⁽¹⁾ CLÈRE a reproduit (ČERNÝ-BRUYÈRE-CLÈRE, *Répertoire onomastique de Deir el-Médineh*, Doc. FIFAO XII, p. 25) le dessin de la tombe thébaine n° 2 qui représente une vue ancienne de ce lac ; on y voit les divers édifices du temple de Mout, installés dans les deux cornes du lac en fer à cheval ; et ce lac est alimenté par un canal, qui le rejoint dans sa partie méridionale.

⁽²⁾ GAUTHIER, *DNG* I, p. 108 ; une collection plus complète des mentions publiées m'a été communiquée par M. J. Yoyotte.

⁽³⁾ PETRIE, *Koptos*, pl. X, 2 ; c'est un fragment du montant d'une porte ; en bas, on voit Sésostris I^{er} devant Nekhbet d'El Kab, et au registre supérieur, le roi devant Bastet *nbt isrw*. Référence due à l'amabilité de J. Yoyotte.

(b) D'autre part, nous possédons, grâce à Hérodote, une description de ce fameux « canal » 'Išrw de Boubastis, qui rappelle comme un frère le lac en demi-lune de Karnak :

« Voici comment est fait son sanctuaire. N'était le passage par lequel on y entre, il serait dans une île ; deux canaux venant du Nil avancent en effet, sans se mêler l'un à l'autre, jusqu'à l'entrée du sanctuaire, qu'ils enveloppent, celui-ci par ici, celui-là par là, chacun d'eux large de cent pieds, et ombragé d'arbres »⁽¹⁾.

(c) Peut-être pouvons-nous joindre à ces documents complémentaires et combien éloquents une allusion empruntée au récit copte du martyre d'Apa Chnoubé⁽²⁾ ; le texte en est assez incorrect, mais nous pouvons y lire le passage que voici, fort précieux pour notre propos : ΟΥΝ ΟΥΚΟΥΙ ΜΠΟΛΙΣ ΣΑΠΕΙΜΝΤΜΜΟΝ ΕΡΕ ΖΕΝΕΡΠΕ ΝΖΗΤΣ ΕΣΙΧΝΟΥΠΥΓΗ ΜΜΟΥ ΕΦΑΥΜΟΥΤΕ ΕΡΟΣ ΧΕ ΦΑΛΕΞ ΖΕΝΟΥΜΑ ΕΦΑΥΜΟΥΤΕ ΕΡΟΧ ΧΕ ΠΟΥΒΑΣΤΕ « Il se trouve une petite ville, qui est à l'ouest de chez nous, et où se trouvent des temples ; elle est située sur un cours d'eau (σηγή) auquel on donne le nom de Phalex, en un lieu auquel on donne le nom de Poubaste »⁽³⁾.

Le texte, incertain sur divers points, attira quelques commentaires ; Sottas, améliorant les lectures de Munier⁽⁴⁾, admit assez volontiers qu'il pouvait s'agir de Bubaste, « depuis longtemps déchu de son ancienne splendeur », et rappela, à propos de σηγή, le temple « formant presque île d'Hérodote » ; quant à Sethe, il se demande si le texte n'évoque pas Kainépolis = Qéna de Haute Egypte, en ajoutant, assez bizarrement, « ohne dass damit natürlich eine Identität des in dem Texte genannten Bubastis mit dem heutigen Kene behauptet werden soll »⁽⁵⁾. En fait, comme le texte copte dit : « Ε-ΚΑΜΕΠΟΛΙΣ Kainepolis (?) qui est Bubastis », il nous semble difficile, de suivre Sethe, et d'échapper à l'association faite par le texte copte.

⁽¹⁾ HÉRODOTE II, 138. Selon NAVILLE, *Bubastis*, p. 3, « At present it is still easy to recognize the correctness of the statement of Herodotus, when he says that the whole building was an island, for the beds of the canals which surrounded it are still traceable ».

⁽²⁾ MUNIER, *Fragments des actes du martyre de l'apa Chnoubé*, ASAE 17, p. 150 haut.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 156 ; nous avons tenu compte des corrections de Sottas (voir note suivante).

⁽⁴⁾ SOTTAS, compte-rendu de l'article précédent, dans *Revue égyptologique*, n.s. I, 1919, p. 264-266.

⁽⁵⁾ SETHE, dans ZÄS 57, p. 139-140.

Reste le cours d'eau appelé Phalex ; « Je n'ose tout de même pas mettre $\Phi\lambda\lambda\epsilon\zeta$ en rapport avec la branche pélusiaque », nous dit Sottas ⁽¹⁾ ; une hypothèse possible consisterait à se demander si ce nom n'est pas constitué de l'article, *P-*, suivi d'un nom, copte ou grec ; or les seuls termes qui pourraient être évoqués, le copte bohaïrique $\epsilon\lambda\kappa\kappa$ « *bend, corner* » ⁽²⁾, ou le grec $\epsilon\lambda\iota\zeta$ « *orbe ou replis tortueux* », « *qui décrit un mouvement circulaire, une courbe* », constitueraient, on l'avouera, une très convenable définition du fameux « canal » en demi-lune de Boubastis.

Ce texte présente trop d'incertitudes pour que nous retenions cet exemple comme un document déterminant ; mais il aurait été injuste de ne pas l'évoquer.

*
* *

D'autre part, nous avons retrouvé, dans les textes des temples ptolémaïques, plusieurs exemples de l'emploi du terme *isrw* comme nom commun, s'appliquant à une forme particulière de pièce d'eau.

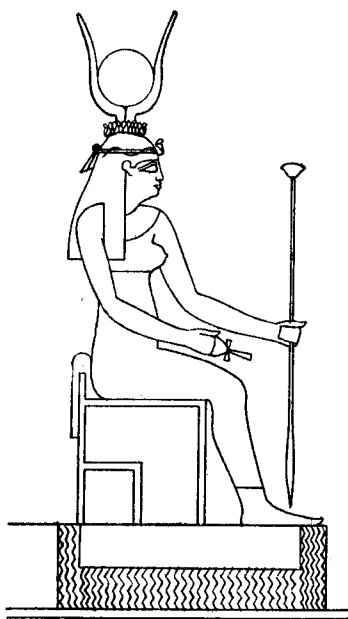


Fig. 2.

(a) *Dendara II*, 219, 3. Au cours de l'offrande des six vases d'eau à la déesse Hathor, le texte explique que *l'on fait pour elle un isrw* $\begin{array}{c} \text{I} \\ \text{---} \\ \text{---} \\ \text{---} \end{array}$ *afin d'apaiser son cœur*. Il s'agit donc de la construction (symbolique ici) d'un lac probablement semi-circulaire, qui doit jouer le même rôle que celui de l'Acherou de Karnak évoqué par les textes ptolémaïques cités plus haut.

(b) *Dendara III*, 84, dernière ligne. Description d'une statue de la déesse Isis : « *Isis, en bel or, une coudée de haut ; son isrw* $\begin{array}{c} \text{I} \\ \text{---} \\ \text{---} \\ \text{---} \end{array}$ *l'entoure tout entière* ». Cette dernière précision resterait mystérieuse pour nous si la photographie de cette scène, publiée

à la pl. CXCIV, ne montrait d'une façon parfaitement claire, sur le pourtour du socle de la déesse, *trois côtés d'un couloir d'eau* qui semble entourer la déesse sur

⁽¹⁾ *Op. laud.*, p. 265.

⁽²⁾ CRUM, *A Coptic Dict.*, p. 522.

son socle ; tout se passe comme si Isis était placée au sein d'une presqu'île (si l'on en croit la représentation) ou d'une île (si l'on en croit le texte), entourée d'eau, par conséquent sur trois côtés (ou sur tous ses côtés). Rappelons-nous cependant les textes relatifs au temple de Mout à Karnak, où l'on dit aussi que l'eau est présente sur tous ses côtés, autour de la déesse, sans que cela implique nécessairement que l'accès direct au temple, par sa façade, ait été coupé (Fig. 2).

(c) MARIETTE, *Dendérah III*, pl. 40, 1, scène à gauche (= Crypte n° 4). Là aussi, nous voyons une Isis assise sur un socle posé sur l'eau. Le texte dit : « *Paroles dites par Isis, la grande, la mère du dieu, maîtresse d'Iadi, qui est au cœur de Dendéra, la déesse au beau visage, aux yeux fardés pour la fête* ⁽¹⁾, *la déesse radoucie* (?) ⁽²⁾ *dans un išrw, encerclée d'eau, qui se distrait dans sa barque.* En or ; hauteur : une coudée » (Fig. 3).

(d) Sur une autre scène encore, (*Dendara II*, pl. CLXII, photo pl. CLXIV, texte p. 227) montre une nouvelle fois Isis sur un socle entouré d'eau sur trois de ses côtés, mais le texte ne fait plus allusion à l'*išr(w)*, (Fig. 4).



Fig. 3.

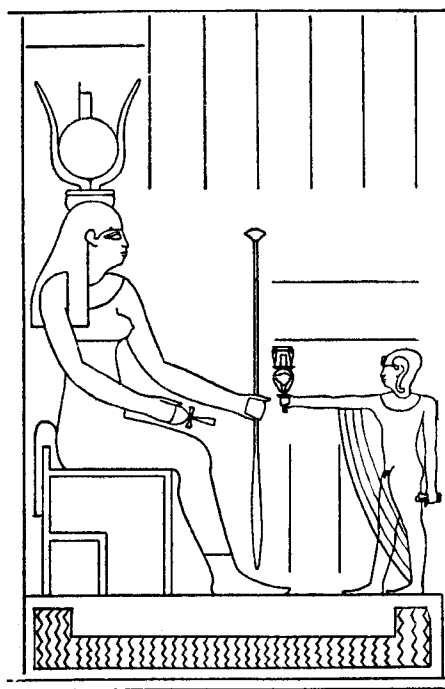


Fig. 4.

⁽¹⁾ *shb mndty*, *Wb.* II, 93, 13, « mit festlich geschmückten Augen, als Beiwort von Göttern ».

⁽²⁾ *Sndmt*, *Wb.* IV, 188, 1 : « Beiname der Hathor ».

*
*

Le troisième aspect : rôle mythologique du lac *īšrw*, et rites qu'il inspire, ne sera, par la force des choses, qu'une amorce de recherche ; les allusions, jusqu'ici, sont éparses, et peu explicites. Quelques points, pourtant, ressortent déjà des quelques exemples que nous avons recueillis.

D'abord, il n'est question d'*īšrw* qu'à propos de déesses : Bastet, Mout, Sekhmet ⁽¹⁾, Neith (— Menhyt) ⁽²⁾, Nekhbet associée à Mout ⁽³⁾, Isis, Hathor.

Ensuite, c'est un lieu de refuge, ou du moins, une retraite protégée de l'extérieur par ce fossé au triple repli ; c'est à l'abri d'un *īšrw* que la déesse met au monde son fils ⁽⁴⁾.

Enfin, visiblement, l'*īšrw* joue un rôle essentiel dans les rites d'apaisement de la déesse furieuse : c'est le lieu où la déesse lointaine, ou encore la lionne enragée, retrouve un visage souriant ; qu'elle évoque un sacrifice de l'oryx ⁽⁵⁾, ou la navigation

⁽¹⁾ On trouve en effet, dans MARIETTE, *Abydos* I, pl. 44, une liste de dieux où figure une Sekhmet maîtresse d'*īšrw* ; cette déesse n'est, autant qu'on puisse juger, ni Mout de Karnak, ni Bastet de Boubastis ; selon J. Yoyotte (lettre personnelle, 18 octobre 1958), cette liste doit remonter à l'Ancien Empire (V^e dynastie, ou début de la VI^e), si l'on en juge par l'étude critique des toponymes qui la composent ; elle ne fait état que des grands dieux des provinces, et, pour le reste, énumère seulement les divinités de la région memphite. Cette Sekhmet et son *īšrw* seraient donc à placer quelque part dans ce secteur.

⁽²⁾ À Esna, selon le calendrier, à la date du 18 Tybi (= n° 55, 8 ; cf. *Esna* V, p. 17). Le texte dit exactement : « Fête de Neith, grande fête de Héka et fête de l'enfant dans Saïs ; apparition processionnelle de cette déesse, accomplir tous les rites de la « navigation-du-lac-acherou », jusqu'au 21 ». La veille, le 17, le calendrier portait : c'est la navigation de Menhyt ; le 28 du même mois, il y aura une autre « navigation », qui durera quatre jours. — À Esna, Neith est assez souvent associée à Menhyt, la lionne locale ; les litanies, de

leur côté, associent à Mout la grande, maîtresse d'Acherou, tantôt Menhyt (n° 233, 21), tantôt Nebtou (n° 241, 2), c'est-à-dire la déesse lionne, puis la déesse apaisée.

⁽³⁾ D'après CAPART, *Observations sur la déesse d'El Kab*, p. 3 (référence aimablement communiquée par M. Ph. Derchain).

⁽⁴⁾ D'après le texte cité au début de cet article ; il est bien connu que l'ensemble des bâtiments inclus dans l'enceinte de Mout à Karnak contient une sorte de temple de la naissance (DAUMAS, *Les mammisis des temples égyptiens*, p. 44-54) ; d'autre part, les textes du portique de Mout (n° 6, 29-30, dans notre édition) nous disent : « La déesse-ciel devint enceinte, le soleil étant en elle, jusqu'à ce que vienne le moment de mettre au monde ; les adversaires furent prostrés, inexistants, le jour où il retrouva son éclat ; elle mit au jour Chou, à l'intérieur du temple de Mout, puisqu'elle avait été enceinte sur cette terre (?) ; et on créa pour elle le rituel de la naissance divine ».

⁽⁵⁾ Par exemple *Edfou* IV, 238-239 et VII, 263-264, textes utilisés par DERCHAIN, *Rites égyptiens, le sacrifice de l'oryx*.

qui ramena la déesse lointaine en Égypte ⁽¹⁾, la « navigation du lac — *isrw* » apparaît comme un rite d'apaisement d'une déesse lionne.

L'origine de tout cela nous échappe pour le moment ; devons-nous évoquer le souvenir de quelque étang résiduel en demi-lune, voisin du désert, où lions et oryx, aux temps antérieurs à l'histoire, venaient s'abreuver ? Ou voir dans cet étang entourant la statue — ou la barque — de la déesse une reconstitution du Nil sur lequel navigua la déesse à son retour des pays du sud, donc un symbole du retour au calme après la colère ? Ou faut-il s'en tenir à quelque hypothèse beaucoup plus simple ? Il se pourrait, par exemple, que, par pur hasard, le lieu de culte d'une déesse lionne ait été établi, très anciennement, sur le bord d'un lac de forme particulière ⁽²⁾ ; le mythe exploitant cette coïncidence, aurait lié par une série de légendes explicatives, la forme de cet étang à la nature de la déesse qui était adorée dans cette langue de terre protégée par les eaux ; et de là, cette association d'abord fortuite, puis devenue rationnelle, se serait étendue aux divers lieux où une déesse lionne recevait un culte. On peut choisir, ou, mieux encore, attendre que les sources égyptiennes soient plus claires qu'elles ne le sont jusqu'ici, pour ne plus avoir à forger d'hypothèses. On aura du moins reconnu qu'*isrw* désigne quelque chose de plus qu'un simple quartier au sud de Karnak — ou même que le lac en demi-lune de la déesse Mout ; c'est en effet un lac en demi-lune, mais dont les exemples en Égypte ne manquent pas, et dont l'image joua un rôle important dans les rites d'apaisement des déesses lionnes, et dans tous les mythes forgés à leur propos.

⁽¹⁾ *Edfou* VII, 264, 3-4 ; IV, 239, 9-11.

⁽²⁾ Nous serions fortement aidés dans cette recherche d'une explication si nous savions quelle est la *signification* du mot *isrw* ; malheureusement tout essai d'étymologie semble, pour le moment, stérile ; on peut en effet penser à plusieurs possibilités de dérivation : il est un verbe *šri* qui signifie *boucher* (*Wb.* IV, 527), et l'on songe à une explication qui verrait dans *isrw* un méandre capté, séparé du fleuve par quelque digue artificielle — mais *šri* n'est connu qu'à partir du Nouvel Empire, et ne s'applique pas à un cours d'eau ; on pourrait aussi songer à la racine **šr* (Orro, *ZĀS* 79, 1954, p. 50) qui signifierait « être sec », et donnerait comme

dérivés *wšr* « assécher », *ššr* « rôtir »... , ou à cette même « racine » dont le sens de base serait « amoindrir » (d'où *šrr*, *šrj* « être petit » etc... , *ZĀS* 86, 1961, p. 110 n. 1) ; dans l'un et l'autre cas, *isrw* serait un étang en voie d'assèchement donc diminuant de surface. Tout cela est plus que conjectural, et nous ne l'avons évoqué que pour souligner, sur ce point précis, les dangers de « l'étymologie » ; selon l'idée que nous aurons conçue à propos du terme *isrw*, nous serions tenté de choisir telle ou telle origine à ce mot ; ce serait purement arbitraire ; attendons plutôt d'avoir retrouvé de nouveaux documents plus explicites.